

JEAN BACON

Les saigneurs de la guerre

Les
presses
d'aujourd'hui



© LES PRESSES D'AUJOURD'HUI, 1981.
Diffusion : C.D.E., 30, rue de l'Université, 75007 Paris. Tél. : 261.50.52

CE LIVRE EST DÉDIÉ

AUX CENTAINES DE MILLIONS DE MORTS

DES GUERRES PASSÉES, PRÉSENTES ET À VENIR.

Saigneur : celui qui saigne un animal ou une personne.

Saigner : tirer du sang, tuer, égorger, affaiblir, épuiser, rançonner.

(Les dictionnaires.)

Prologue

On entend dire à tout instant : « Comment voulez-vous que la guerre n'existe pas chez l'homme? Elle est partout dans la nature. » Et c'est vrai. Cela crève les yeux. Prenez un silex. Les particules qui le composent ne sont-elles pas en état de perpétuelle agitation? N'est-ce pas la preuve qu'elles se livrent une guerre sans merci? Les corps, nous dit Newton, ne se tiennent en équilibre que grâce au jeu de deux forces opposées, l'attraction et la répulsion : encore la guerre. Un philosophe écrit sans rire que cette « lutte sourde et constante... est une des formes les plus significatives, les plus importantes de la guerre, et... même, au sens métaphysique, la guerre par excellence¹ ». On dit communément que la rouille attaque le métal, que le plus s'oppose au moins, le recto au verso, le concave au convexe, et le poète déclare que « le jour sort de la nuit comme d'une victoire² ». Toujours la guerre.

Voyez les végétaux. Sans doute un carré de salades, un semis de haricots verts, un plan de cerfeuil n'ont pas, au premier abord, un caractère éminemment belliqueux. Mais les inépuisables possi-

1. Compte tenu de leur abondance, les notes (regroupées par chapitres) ont été repoussées en fin de volume. Celles qui ne sont signalées que par un chiffre renvoient à une simple référence. Les autres, signalées par un chiffre doublé d'un astérisque, introduisent à un développement complémentaire.

bilités de la langue viennent à notre aide. La pâquerette et le plantain, qui étalent près du sol une collerette protectrice, veulent se préserver de leurs voisins au moyen de fortifications adéquates. Les conifères sont des impérialistes qui ne tolèrent dans leur voisinage que d'inoffensifs champignons-satellites. Le lierre est un agent de la cinquième colonne qui étouffe celui qui l'a, sans méfiance, accueilli. Les plantes carnivores se lancent dans tous les aspects de la guerre offensive : captures d'insectes effectuées par les tentacules de la drosère des marais, effets de surprise obtenus par les mâchoires foudroyantes de la dionée, utilisation d'agents neurotoxiques par le népenthès ou la sarracénie. Et l'on peut, en toute bonne foi, parler des dagues de l'acacia, des flèches empoisonnées de l'ortie, des piques du cactus, des poignards du rosier, des baïonnettes de l'aloès et des glaives des feuilles d'agave³.

Si nous abordons à présent le règne animal, nous sommes comblés. La guerre y fait rage. Dans les forêts, sous les herbes, au profond des eaux, dans les airs, ce ne sont que poursuites, assauts, mises à mort.

Il y a pourtant deux petits faits que nous nous devons de noter.

Tout d'abord, les animaux ne se tuent qu'entre espèces différentes, et principalement dans le but de se nourrir. C'est ce qu'on appelle la chaîne alimentaire. Nous ne sommes d'ailleurs pas absents de ces agapes universelles, témoin le monceau de cochons, veaux, moutons, lapins, poulets, pintades et autres bestioles à vocation culinaire dont nous passons le plus clair de notre temps à nous repaître, quitte à être mangés à notre tour par ces plus-petits-que-soi dont on a souvent besoin pour les basses besognes.

La guerre à l'intérieur de l'espèce n'existe que chez quelques insectes sociaux — fourmis, abeilles, termites —, c'est-à-dire chez des êtres qui, comme l'homme, connaissent le travail, l'épargne et la propriété.

En dehors de ces catégories bien limitées, la guerre animale prend essentiellement la forme de combats individuels pour la recherche des femelles ou la défense du territoire. Encore ces duels sont-ils plus spectaculaires que sanglants. A part quelques oreilles mordues ou quelques bouts de peau déchirés, il y a surtout beaucoup

de cris, de rugissements, de torses bombés, de regards de défi, avant tout destinés aux spectatrices attentives qui savent très bien que cette pièce est jouée pour elles.

Si néanmoins la prolifération de ces combats risquait de mettre en danger l'existence de l'espèce, il existe — c'est le second point que nous voulions mettre en relief — des mécanismes inhibiteurs, sortes de « dispositifs d'enrayage empêchant que le congénère ne subisse des dommages⁴ ». Le combattant qui se rend compte qu'il n'a plus aucune chance de l'emporter prend une posture de soumission ou d'apaisement : il présente à son vainqueur les endroits les plus vulnérables de son corps, et fait disparaître tout ce qui pourrait être pris pour de la provocation. Le loup qui admet sa défaite offre à son rival l'endroit gonflé, extrêmement fragile, de son cou, ou encore il se couche sur le dos en urinant un peu. Ce dernier geste, qui passerait chez nous pour une rare insolence, calme aussitôt l'ennemi qui arrête les hostilités. Le poisson qui demande grâce, au lieu de faire étalage de sa robe de gala qui suscite les jalousies, la cache, se fait discret. Le coq dérobe aux regards le drapeau rouge de sa crête, et la mouette rieuse, détournant la tête, escamote le grenat de son bec et le noir-brun de son masque, pour ne laisser que la neige de son plumage.

*

L'homme, lui, n'est pas si timide. Dans ses affrontements sexuels ou ses démêlés de territoire, il ignore superbement les mécanismes inhibiteurs, et va carrément jusqu'au meurtre. Il semble même se vautrer avec délices dans le sang de ses semblables, à tel point que la guerre est devenue chez lui une seconde nature, et qu'il en a fait une de ses plus solides institutions. Il n'est pour s'en convaincre que de jeter un rapide coup d'œil sur les 4 680 ans de son histoire.

Tout a commencé très vite. Alors que la terre, si l'on en croit les Écritures, ne contenait en tout et pour tout que quatre personnes et qu'on ne pouvait donc invoquer ni pression démographique ni rivalités territoriales, la guerre éclate entre deux d'entre elles :

Caïn tranche le fil des jours de son excellent et unique frère Abel. L'élan était donné. Le mouvement ne s'arrêtera plus.

Dès les temps préhistoriques, les hommes, ou ce qui en tenait lieu, se massacrent. Ils auraient dû pourtant, assaillis qu'ils étaient par les bêtes sauvages et à la merci des éléments, se tenir les coudes; il n'en fut rien. Les ossements découverts sont éloquentes : mutilés, cassés, rôtis, ils révèlent que les inventeurs des premiers outils de pierre s'en servirent, sans perdre une minute, pour éventrer leurs pareils, et que le feu nouvellement asservi ne fut pas uniquement utilisé pour faire griller les tranches de bison.

Lorsque nous abordons la période historique, les documents ont remplacé les ossements. Ils nous chantent la même musique, et c'est une musique militaire. Drames, épopées, chroniques, mémoires, ne racontent en fait qu'une seule et même histoire : celle des guerres de l'homme contre l'homme. Elles sont véritablement nos uniques points de repère, « les bornes qui marquent les grands tournants des événements ⁵ », les charnières autour desquelles s'articulent les phases de la vie des peuples. En dehors d'elles, il n'y a rien, ou presque. Un historien a calculé que, de 1496 avant Jésus-Christ à 1861 de l'ère chrétienne, soit en 3358 ans, il y a eu 3130 années de guerre et 277 années de paix, ce qui donne une proportion de treize années de guerre pour une année de paix ⁶ *. L'étude des cent vingt dernières années ne change pas fondamentalement ces chiffres. Voilà qui est encourageant, et nous laisse bien augurer de l'avenir. La guerre, née avec l'homme, a toutes les chances de ne mourir qu'avec lui. Laissons le mot de la fin à Joseph Prudhomme : « Monsieur, je vous confondrai d'un mot. On s'est toujours battu, donc on se battra toujours. » Ce raisonnement est un chef-d'œuvre. Il a été invoqué par tous ceux qui s'accommodaient fort bien des injustices et des malheurs, surtout lorsqu'ils touchaient les autres, par tous les résignés, les fatalistes, les défaitistes, qui trouvaient naturel que la peste ravage périodiquement les populations, que les deux tiers des enfants meurent en bas âge, ou que des milliers d'êtres humains soient vendus comme du bétail. Monsieur Prudhomme est leur porte-parole. Il représente la France profonde, celle des bien-pensants et des majorités silencieuses. Il a certaine-

ment raison. Le bon sens est de son côté. La guerre est éternelle^{7*}.

Voilà pourquoi il convient de mieux connaître les causes d'un phénomène aussi fondamental, d'en étudier soigneusement les lois, d'en découvrir et d'en apprécier les multiples conséquences : ce que nous allons tenter de faire dans les pages qui suivent.

CHAPITRE I

Du muscle à la loi

L'homme primitif, ayant découvert que ses biceps sont plus volumineux que ceux de sa compagne, en profite pour la terroriser, ainsi que ses enfants. Dès qu'il perçoit une résistance à sa volonté, il frappe : les bases du droit familial sont jetées. A partir de là vont se fonder les autres droits qui régiront, d'abord la tribu, puis la nation. Ils ne seront que les ramifications de ce droit fondamental, celui du muscle^{8*}.

Il en est de même du droit international. Lorsqu'un conflit éclate entre deux États, il faut la force pour le trancher. Les discussions, les négociations, les compromis ne mènent à rien. Seule la guerre permet de tester, à la flamme de la bataille, la valeur des nations. Elle est le seul jugement loyal qui ne tient compte d'aucune antériorité, d'aucune légitimité, d'aucun privilège. Ce tribunal inexorable est la forme la plus haute de la justice, puisqu'il n'admet aucune possibilité de pots-de-vin, de marchandages ou de pressions. « C'est une juridiction incorruptible, sans magistrats, sans témoins, sans jury, sans auditoire, dont les arrêts sont sans appel⁹. »

La guerre, jugement de la force, a rendu son verdict : en désignant le vainqueur, elle a dit où se trouvait le droit. Il n'y a plus de contestation possible. Une réponse claire a été fournie. Les rebelles d'hier, qui étaient devenus, au cours des hostilités, le gouvernement en exil, puis le gouvernement provisoire, sont aujourd'hui le gouverne-

ment légitime. S'ils avaient perdu, on les aurait fusillés. Mais ils ont gagné : c'est parce qu'ils étaient dans le bon camp, celui des plus forts, qui est en même temps celui des meilleurs. Car le jugement de la guerre a ceci d'admirable qu'il donne la victoire aux pays qui en sont le plus dignes. Celui qui triomphe, c'est celui qui devait triompher. « De même que l'être le plus parfait l'emporte dans les luttes individuelles, la nation la plus parfaite l'emporte dans les luttes internationales ¹⁰ * . » On dira qu'il est utile que ce modèle de vertu soit également pourvu d'armes efficaces; c'est vrai. Mais admirons le raisonnement des philosophes : ces armes ont été conçues par les ingénieurs de la nation, réalisées par ses techniciens et ses ouvriers, elles sont donc le fruit de son génie ¹¹ * . Et même s'il a fallu les acheter à l'étranger, les devises avec lesquelles elles furent payées résultent des richesses nationales, donc encore du génie de ceux qui possèdent du pétrole, de l'uranium ou de l'étain.

A l'inverse, le vaincu est toujours celui qui a mérité de l'être, même dans le cas d'une attaque par trahison, ou s'il succombe sous la coalition de plusieurs États ambitieux et sans scrupules. La défaite est le stigmate de la corruption, de la paresse et de l'immoralité. L'Allemagne fait la guerre au petit Danemark et naturellement l'écrase : ce qui signifie que les Danois sont inférieurs aux Allemands en intelligence, en courage, en loyauté, en savoir.

Faut-il alors admettre que le hasard ne joue aucun rôle à la guerre? Ce serait contraire aux enseignements du grand Clausewitz, qui lui attribue une place importante dans le déroulement des combats. Mais qu'est-ce que le Hasard, sinon la Providence, la Fortune? Et l'on sait que la Fortune sourit aux audacieux, c'est-à-dire aux forts.

*

Si l'humanité a été contrainte de recourir à ce moyen radical qu'est la guerre pour régler ses conflits, ce n'est pas avant d'avoir essayé de nombreuses solutions de rechange.

Quelques-uns ont imaginé de substituer à la guerre une compétition sportive, où les belligérants se feraient représenter par des

champions. Le procédé n'est pas nouveau; il a été utilisé à plusieurs reprises dans le passé¹² *. L'exemple le plus fameux est celui des Horaces et des Curiaces.

Il comporte toutefois des difficultés sérieuses. A la guerre, en effet, les quelques réglementations en vigueur peuvent être violées sans façon, puisqu'il n'y a ni juge ni sanction. Imagine-t-on, par contre, un match où les joueurs resteraient sourds aux coups de sifflet de l'arbitre et n'en feraient qu'à leur tête, ignorant systématiquement les pénalties, les coups francs, les touches et les hors-jeu? Par ailleurs, il pourrait sembler insolite qu'une équipe comporte trois ou quatre fois plus de joueurs que l'autre, et son capitaine, s'il était vainqueur, risquerait de se faire huer par la foule. Dans un conflit militaire, rien de tel. Le général qui se débrouille pour avoir plus de chars, plus d'avions, plus de bombes que son adversaire, qui se bat à trois contre un et, comme il se doit, remporte la victoire, est porté en triomphe. Personne ne crie à l'infamie. A la guerre, le déshonneur n'existe pas, sauf pour le vaincu.

Une autre alternative à la guerre a été cherchée dans l'élaboration de plans de paix. Il n'est pas question de les passer en revue, ils sont innombrables. Leur lecture laisse d'ailleurs une pénible impression : il semble que tous les exaltés, les songe-creux, les bâtisseurs de châteaux en Espagne aient ici donné libre cours à leurs phantasmes dans un ahurissant mélange d'infantilisme et d'absurdité. Le plus beau fleuron de cette couronne est certainement le Pacte Kellogg. Halte à la guerre! La guerre hors la loi! Un peu comme si l'on disait : Halte aux cyclones! Les tremblements de terre hors la loi!

La formule, d'ailleurs, a fait recette. Les propositions de mettre la guerre hors la loi ne se comptent plus, y compris celles qui ont été formulées au milieu même du dernier conflit mondial. La guerre, en effet, fut solennellement abolie le 16 août 1941 dans la Charte Atlantique, le 21 septembre 1943 à la Chambre des Représentants des États-Unis, le mois suivant à la Conférence de Moscou. Il lui arriva même d'être abolie par des militaires, ce qui est un comble. C'est ainsi que le général MacArthur, ancien commandant en chef des armées américaines en Corée, affirma dans une déclaration du 26 janvier 1955 que le moment était venu d'abolir la guerre et de la

proclamer « hors la loi ». A quoi James Cameron, célèbre journaliste anglais, répartit que la mise hors la loi de la guerre avait autant de valeur pratique que l'introduction d'une clause de non-rougeole dans l'acte de naissance d'un nouveau-né¹³.

*

Ne manquons pas de faire référence aux tentatives homéopathiques pour établir la paix universelle, par l'utilisation du mal pour guérir le mal. On va faire la guerre une bonne dernière fois pour ne plus avoir à la faire. Ce fut l'alibi bien-aimé des Romains, de Charlemagne, de Napoléon, des Anglais, d'Hitler et des conquérants de toutes tailles. C'est encore le doux rêve que caressent les Grandes Puissances, soucieuses de nous donner la Pax Americana, ou la Pax Sovietica, prélude à la Pax Humana¹⁴.

Par malheur, ça n'a jamais marché. La paix romaine ne fut rien de plus qu'une fable. Aussitôt la puissance macédonienne détruite, les généraux victorieux, fidèles au principe selon lequel on n'est jamais si bien servi que par soi-même, lèvent des armées pour leur propre compte et se livrent d'effroyables guerres intestines. A peine Charlemagne a-t-il poussé son dernier impérial soupir que ses successeurs se disputent féroce ment son héritage. La Pax Britannica est un bon exemple de l'humour anglais : c'est la période où se multiplient les expéditions coloniales en Birmanie, en Égypte, en Afghanistan, en Chine, au Mexique, contre les Cafres, les Zoulous, les Boers. Enfin, pour ce qui est d'Hitler et de Napoléon, ils ont sûrement essayé de nous donner leur version d'une paix mondiale, et s'ils ont si piteusement échoué, c'est qu'il est probablement plus difficile qu'il n'y paraît d'imposer un ordre moral, un idéal d'entente, de confiance et de fraternité, par la violence et par la destruction.

Il est un autre point que les réalistes ne manquent pas de mettre en évidence. Les solutions envisagées, disent-ils, outre les difficultés pratiques de leur application, recèlent une faiblesse rédhivatoire. Elles supposent qu'à partir d'un jour J, date de la signature de quelque charte planétaire, le monde ne bougera plus, les relations réciproques des États seront gelées, les frontières seront immuables.

Faudra-t-il qu'à perpétuité l'humanité se rende à la « bonne raison » de Joseph Prudhomme : « On s'est toujours battu, donc on se battra toujours » ? Pour être incapable de faire avec ce genre d'évidence, Jean Bacon n'appartient pas à la douce cohorte des inventeurs de plans de paix perpétuelle. Il n'a rien à proposer. Pas même une vertueuse indignation.

Simplement, depuis près de trente-cinq ans, il décortique, il analyse l'immense gisement des écrits consacrés à la guerre suivant une méthode propre, comme aurait dit Queneau, à faire « toucher du doigt la connerie humaine » ; ainsi, soucieux de nous faire grincer des dents pour nous empêcher de pleurer, Jean Bacon a poussé la politesse jusqu'à épouser toute la gamme des « raisons » de M. Prudhomme...

Le résultat, on s'en doute, est divertissant. Terriblement divertissant.

